

## Commentaire du texte de SALLUSTE : La vertu des anciens Romains

« L'affaire Catilina » éclate à Rome au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Pour en juger, nous disposons de deux sources. D'une part, Cicéron (106-43 av. J.C.), exerçant cette année-là le consulat, et qui, par Les Catilinaires, fait échouer le projet des conjurés. D'autre part, Salluste (86-35 av. J.C.), qui rapporte les événements dans un ouvrage historique (La conjuration de Catilina), inspiré de ses propres souvenirs puisque publié vingt ans plus tard, vers -43. Politiquement, la pensée de Salluste (partisan de Jules César) s'oppose à celle de Cicéron - ce qui permet au lecteur moderne de confronter deux éclairages différents de la crise et de voir comment on écrit l'Histoire.

Dans l'introduction de son ouvrage, Salluste fait l'éloge de la vertu des anciens Romains ; il faut y lire en filigrane une critique de son époque troublée et corrompue.

Nous étudierons ce passage en une lecture linéaire.



Appartenant au registre épideictique (éloge), ce texte est descriptif. C'est pourquoi le temps principalement employé est l'imparfait (avec ses valeurs diverses dans le passé).

Dès la première phrase, l'auteur opère un retour en arrière : « *Jam primum juventus, simul ac belli patiens erat, in castris per laborem usu militiam discebat, magisque in decoris armis et militaribus equis quam in scortis atque conviviis lubidinem habebant* ». Tout d'abord la jeunesse, dès qu'elle était en âge de supporter les fatigues de la guerre, apprenait dans les camps par la pratique et l'exercice le métier militaire ; et elle se passionnait davantage pour les belles armes et les beaux chevaux de bataille que pour les filles et les festins ». Salluste rappelle, à l'imparfait de description, le temps ancien où Rome faisait héroïquement la guerre pour se défendre (contre les Sabins, contre les Étrusques etc.). On relève donc le champ lexical de l'armée : « *belli, castris, militiam, armis, militaribus equis* », valorisé par son association avec l'effort (« *laborem* ») et le plaisir (« *lubidinem* »). Ce dernier terme met en opposition le patriotisme et la débauche ; il révèle qu'à l'époque de l'auteur les jeunes citoyens ont des plaisirs plus vulgaires, les termes « *scortis* prostituées » et « *conviviis* banquets (ce qui connote l'ivresse) » étant péjoratifs.

Le thème de la guerre est développé dans la deuxième phrase : « *Igitur talibus viris non labor insolitus, non locus ullus asper aut arduus erat, non armatus hostis formidulosus : virtus omnia domuerat* ». Aussi, pour de tels hommes, il n'y avait point de fatigue extraordinaire, point de terrain difficile ou escarpé, point d'ennemi en armes qui leur parût redoutable : leur bravoure ne connaissait pas d'obstacle ». On retrouve du lexique de l'armée : « *armatus, hostis* », auquel s'ajoutent les notions de difficulté (« *asper, arduus* »), d'effort (« *labor* »), de crainte (« *formidulosus* ») et de victoire (« *domuerat* »). De plus, le mot « *vir* » amène le mot « *virtus* », qui conclut la phrase. Or, étymologiquement, comme l'a écrit d'ailleurs Cicéron dans les Tusculanes (II, 43) : « *Appellata est enim ex viro virtus* Vertu a la même racine que viril », « *virtus* » c'est la qualité de l'homme, donc la bravoure, dans un contexte de combats guerriers comme évoqué ici. Le pluriel « *talibus viris* » indique que c'est une qualité attribuable à un grand

nombre de soldats ; tandis que le singulier « *virtus* », qui synthétise, donne à la phrase finale presque une valeur de proverbe. L'imparfait rend compte ici de la durée.

La troisième phrase renchérit dans le domaine militaire : « *Sed gloriae maxumum certamen inter ipsos erat ; se quisque hostem ferire, murum ascendere, conspici dum tale facinus faceret, properabat ; eas divitias, eam bonam famam magnamque nobilitatem putabant* Mais c'est entre eux surtout qu'ils rivalisaient de gloire : frapper l'ennemi, escalader le rempart, se montrer aux yeux de tous en accomplissant un exploit, voilà vers quoi chacun s'empressait ; voilà qui était pour eux la véritable richesse, la bonne renommée, le plus beau titre de noblesse ». Le lexique met en parallèle le militaire et le civil, les exploits du soldat combattant (« *hostem ferire, murum ascendere* ») et la gloire personnelle de chaque citoyen (« *tale facinus* », « *bonam famam magnamque nobilitatem* »). On observe une gradation, par l'emploi du superlatif « *maxumum* ». L'imparfait a une valeur d'habitude (actions souvent accomplies). Enfin, la répétition du pronom-adjectif démonstratif (« *eas, eam* ») insiste sur les noms mélioratifs comme « *divitias* », « *famam* » et « *nobilitatem* », qui caractérisent une situation sociale aisée. En effet, depuis le début, Salluste fait l'éloge des citoyens libres, qui peuvent porter les armes et appartiennent, pour une grande part, à la classe des patriciens. Mais ces termes prennent une valeur morale et sont employés ici métaphoriquement pour qualifier des exploits accomplis grâce au courage.

Ces mêmes notions se retrouvent dans la phrase suivante, remplie de termes mélioratifs : « *Laudis avidi, pecuniae liberales erant ; gloriam ingentem, divitias honestas volebant* Avides de louanges, ils étaient généreux de leur argent : une gloire immense, une aisance honorable était leur ambition ». On remarque deux champs lexicaux : celui de l'honneur (« *laudis, gloriam, honestas* ») et celui de l'argent (« *avidis, pecuniae, liberales, divitias* ») qui forment un parallélisme : « *gloriam* » rappelle « *laudis* » et « *divitias* » fait écho à « *pecuniae* ». De plus, l'adjectif polysémique « *liberales* » réunit les notions d'honneur et d'argent ; il se réfère à la liberté ainsi qu'à la libéralité, c'est-à-dire la générosité. Employé au pluriel, il signale de façon hyperbolique la valeur de tous les anciens citoyens romains, aux yeux de Salluste.

Après une coupure (qui rend hommage aux anciens Athéniens), la dernière partie du texte (lignes 13-20) décrit une sorte d'Âge d'or. D'après la tradition établie par le poète grec Hésiode dans Les Travaux et les Jours (VIII-VII<sup>e</sup> siècles avant notre ère), ce fut une époque mythique de bonheur total. Mais à Rome, au I<sup>er</sup> siècle, se référer à l'Âge d'or permet de faire une satire sociale. Pour Salluste, c'est un moyen de renforcer son hommage aux Romains en rappelant que la Justice régnait chez eux : « *Igitur domi militiaeque boni mores colebantur ; concordia maxuma, minima avaritia erat. Jus bonumque apud eos non legibus magis quam natura valebat* Aussi dans la paix et dans la guerre les vertus étaient-elles en honneur ; la concorde était grande ; nulle, la soif de l'or. La justice et la morale s'appuyaient moins sur les lois que sur l'instinct naturel ». Comme au début du texte, l'auteur réunit le civil et le militaire (« *domi militiaeque* »), mais il y ajoute la nature (« *natura* ») et la civilisation. Cette dernière est caractérisée par la morale (« *boni mores ; bonum* ») et le droit (« *Jus ; legibus* »), qui garantissaient la paix sociale (« *concordia* »). L'imparfait reflète alors la durée dans le passé. D'autre part, les rythmes binaires sont nombreux dans cette phrase : l'expression « *domi militiaeque* », les polyptotes « *boni/bonum* », l'antithèse « *concordia maxuma/minima avaritia* » qui forme un chiasme, l'addition « *Jus bonumque* », ainsi que la comparaison « *legibus magis quam natura* ». Ils créent une impression d'équilibre et d'harmonie.

On retrouve cette même impression dans la phrase suivante : « *Jurgia, discordias, simultates cum hostibus exercebant, cives cum civibus de virtute certabant* Querelles, discordes, inimitiés s'exerçaient contre les ennemis du dehors ; entre citoyens, c'est de vertu qu'on rivalisait ». Elle est

encore créée par le rythme binaire (« *cum hostibus/cum civibus* » ; « *cives/civibus* » ; « *exercebant/certabant* ») auquel s'ajoute le rythme ternaire (« *Jurgia, discordias, simultates* »). Le thème est le même (la guerre faite par les citoyens pour défendre Rome). Mais l'insistance sur le mot « citoyen », qui est répété (« *cives, civibus* ») ainsi que le sens du nom « *virtute* » (traduit ici par « vertu » et non pas « bravoure ») font ressortir la préoccupation majeure de Salluste : il sous-entend *a contrario* que les guerres civiles de son époque (et de celle de Catilina auparavant) n'ont engendré que des vices.

Pour confirmer la vertu des anciens Romains, une autre phrase au rythme ternaire qualifie moralement leur attitude dans les domaines de la religion et de la sphère privée : « *In suppliciis deorum magnifici, domi parci, in amicos fideles erant* Ils étaient magnifiques dans les honneurs rendus aux dieux, économes dans leurs foyers, fidèles envers leurs amis ». Trois adjectifs laudatifs (« *magnifici, parci, fideles* ») et trois noms concernant la vie personnelle (« *deorum, domi, amicos* ») insistent sur leur moralité exemplaire (à l'imparfait de description, d'habitude et de durée).

La dernière phrase du texte récapitule les bases de cette société révolue, idéale aux yeux de l'auteur : « *Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat aequitate, seque remque publicam curabant* C'est d'après ces deux principes, audace à la guerre, équité la paix revenue, qu'ils se dirigeaient eux-mêmes et dirigeaient l'État ». Toutes les caractéristiques de l'écriture de Salluste s'y retrouvent : temps passés (« *evenerat, curabant* »), pluriels emphatiques, rythme binaire (« *duabus ; bello/pax ; audacia/aequitate ; seque/remque* »), registre épideictique grâce aux mots mélioratifs (« *artibus, aequitate, curabant* »), thèmes de la guerre (« *bello* ») et du civisme (« *rem publicam* »).



Pour conclure, il est intéressant de comprendre comment Salluste concevait la vertu romaine : un mélange de courage militaire, de civisme, de valeur personnelle. Elle a présidé à la création et à la puissance de Rome dans un passé que l'auteur regrette, à la façon d'un moraliste, devant les crises politiques de son temps. Cette constatation désabusée, héritière de celle de Cicéron, qui déjà jugeait son époque « décadente » (« *O tempora, o mores !* »), sera reprise au I<sup>er</sup> siècle encore par Ovide (qui loue l'Âge d'or au début des Métamorphoses pour mieux critiquer son époque troublée) et par Horace (qui se montre « *Laudator temporis acti* Le chantre du temps perdu » = c'était mieux avant !) dans son Art poétique.